



MES DEL CINEMA FRANCÈS | 30 de setembre de 2013 | Horari: 20.00h

Louise Wimmer

2011, Cyril Mennegut



(...) En pocas ocasiones, los escasos 80 minutos de una película, además ópera prima, parecen acompañar con tal perfección la triste actualidad económica que nos amenaza. El vía crucis de esta mujer, sin pasado aparente y casi sin futuro probable, como cualquiera de las personas que nos rodea, no puede plasmar mejor la angustia de la situación actual.

Corinne Masiero, espléndida como protagonista, encarna a esta mujer que lo ha perdido todo. Poco a poco iremos descubriendo que se gana la vida como puede, durmiendo en su coche desde hace seis meses, en espera de que la asistencia social le encuentre un hueco en algún edificio. No le queda nada, salvo lo más importante y lo único imprescindible, la fuerza de seguir luchando día a día y una dignidad, propia de una heroína griega, con la suficiente entereza para no caer en la desesperación total. (...)

Si frente a las "dictaduras árabes" aparecen innumerables países voluntarios para derrocarlas y restituir la democracia armados hasta los dientes (luego dejan todo su equipamiento militar que suele ser utilizado por la próxima dictadura), resulta sorprendente lo poco enérgicos que se han mostrado hasta ahora la totalidad de gobiernos mundiales frente a la dictadura de las finanzas, que no duda en instaurar tecnócratas al frente del país que más le conviene (Italia, hoy, es el primer ejemplo de golpe de estado financiero).

Louise Wimmer es el resultado de los efectos de esta dictadura. Un caso particular frente a la generalidad de una situación que se demarra a una velocidad espeluznante. Su director, Cyril Mennegut, con este ejemplo perfecto ha sabido conquistar galardones y haber sido seleccionado en los festivales de medio mundo (Zurich, mención especial) porque la resonancia de la historia siempre parte de una situación personal y los espectadores van más allá de su anécdota.

Frente a la miseria de la situación de Louise Wimmer se podía esperar un trágico final. Y no. No es así. La protagonista ha sabido revolverse en su situación y el final se ilumina con un halo de esperanza. Pequeña, pero esperanza, al fin y al cabo. Ha sabido aguantar y luchar porque conocía a su enemigo: ella misma.

Projecció: Alliance Française

Després d'una separació dolorosa, Louise Wimmer, en la vigília dels seus cincanta anys d'edat, viu en el seu cotxe, a l'espera de trobar un apartament per començar de zero. Entre la desesperació i l'esperança, busca com recuperar la seva vida... La pel·lícula rellació del 2012.

Après une séparation douloureuse, Louise Wimmer, à la veille de ses cinquante ans, vit dans sa voiture, attendant de trouver un appartement pour repartir de zéro. Entre le découragement et l'espoir, elle cherche comment reconquérir sa vie... Le film-révélation de 2012.

Fiche

Corinne Masiero..... Louise Wimmer

Jérôme Kircher Didier

Anne Benoît..... Nicole

Marie Kremer Séverine

Réalisation et scénario ... Cyril Mennegut

Production Bruno Nahon

Son Martin Boissau

Photographie Thomas Letellier

Montage Valérie Brégaint

Durée 80 minutes

Une femme, la nuit, pleure au volant. De l'autoradio sortent les notes rageuses d'un blues de Nina Simone. Elle se gare sur une aire d'autoroute. Elle restera là jusqu'au petit matin. Depuis des mois, Louise, presque 50 ans, dort dans sa voiture. Elle est du genre rugueux, cette grande tige à la voix éraillée par le tabac. Sourire ? Pour quoi faire, quand on passe ses nuits enroulée dans un plaid à l'arrière d'un break et qu'on bosse comme femme de ménage dans un hôtel ? Louise n'a aucune raison d'être aimable. Pas même avec l'employée des services sociaux qui, depuis six mois, doit lui trouver un appartement...

Ce premier film en dit long sur la précarité d'aujourd'hui. Se laver où l'on peut, se changer sur un parking, manger à l'œil à la cafétéria, siphonner de l'essence en plein milieu de la nuit quand les autres sont bien au chaud : autant d'humiliations et de systèmes D que Cyril Mennegut peint avec le détail juste, sans misérabilisme. Etre précaire, c'est tenir le coup, ne pas lâcher, pour ne pas tomber plus bas. Alors, quand la voiture de Louise refuse de démarrer... Que reste-t-il quand on a dégringolé ? La dignité. Et la solidarité naturelle de gens simples. Une patronne de bistrot, un pote de PMU serviable qui ne posent pas de questions... Le réalisateur ne donne que quelques indices sur le passé de Louise. Grâce à une jolie scène où elle « emprunte » une robe noire, des bijoux et du maquillage, on comprend la femme séduisante et aisée qu'elle a été.

Elle encaisse, Louise. Avec, toujours, le blues de Nina Simone en fond sonore. Elle finira par s'en débarrasser, après une véritable scène de transe à laquelle Corinne Masiero donne toute sa force. Cette comédienne est une révélation, à la fois solide comme un roc et fissurée de partout. A la fin, Louise lève la tête, et, de l'autoradio, cette fois, sort un tube planant des années 60. Une chanson sur une femme qui en a bavé, et qui finit par ces mots : « La course est presque gagnée... »



MES DEL CINEMA FRANCÈS | 3 d'octubre 2013 | Horari: 20.00h i 22.30h

Le père de mes enfants

2009, Mia Hansen-Løve

Fitxa

Louis-Do de Lencquesaing Grégoire Canvel

Chiara CaselliSylvia Canvel

Alice GautierValentine

Manelle DrissBillie

Éric ElmosninoSerge

Direcció.....Mia Hansen-Løve

GuióMia Hansen-Løve

ProduccióOlivier Damian,

Philippe Martin,

David Thion

Fotografia.....Pascal Auffray

Muntatge.....Marion Monnier

Durada.....110 minuts

Para Mia Hansen-Løve este era un proyecto del que no podía desligarse emocionalmente a la hora de confeccionar el mundo diegético. La acción transcurre en París y en sus afueras, donde trabajó el productor en el que se basa la obra. El reconocimiento del terreno (Mia ha vivido siempre en París y es allí donde conoció al productor) y el sentimiento que emana cada localización es una herramienta que usa para conseguir un grado elevado de autenticidad en el escrito. A la hora de encontrar los actores adecuados para la interpretación también se basa en esas energías o emociones que transmiten. La elección del Louis-Do de Lencquesaing, sublime en el papel protagonista, es la mejor representación y justificación. Las escenas que representan su día a día como productor, donde se enfrentan su pasión por producir arte más minoritario y las consecuencias económicas y culturales que supone, está ambientada en un gris París lleno de ruido, con espacios oscuros, fríos y gente de toda clase. Mia contrasta el trajín de París con los períodos en los que el productor pasa con su familia en una casa en las afueras de París, donde reina la luz y el ritmo de la campiña es más pausado.

Mia se desvincula de cualquier registro formal a la hora de estructurar la película, que bien podría dividirse en dos partes: una de causa y otra de efecto. No es algo forzado por la directora sino que forma parte de su personalidad autodidacta y la necesidad de plasmar las ideas primordiales que habitan en su mente, y que le llevaron a embarcarse en ese trabajo. La estructura lineal de la película induce a una posición en la que el tiempo no puede pararse y en la que los personajes mutan con su destino como meta. Como espectadores acompañamos a los actores en su arco de transformación, donde aprenden que para sobrevivir hay que pasar página. El cuidado tratamiento de los personajes produce un efecto empático en el espectador y otorga verosimilitud a la escenificación. El ritmo no desfallece en ningún momento, las escenas empiezan como si se tratara de un tren que se escapa, escoge la libertad de filmar una escena larga como un alto en el camino y otras con mayor velocidad que con diferencia tendrían más valor argumental.

Sergio López

Grégoire Canvel té tot el que es pot desitjar: una esposa a qui estima, tres filles encantadores i una interessant feina com a productor de cinema, a la qual dedica gairebé tot el seu temps i esforç.

Grégoire Canvel a tout pour lui. Une femme qu'il aime, trois enfants délicieuses, un métier qui le passionne. Il est producteur de films. Pourtant sa prestigieuse société de production est chancelante. Mais Grégoire veut continuer d'avancer, coûte que coûte. Jusqu'où cette fuite en avant le conduira-t-il ?

Projecció: Cinemes Imperial

Pour qualifier le style d'un cinéaste, on évoque souvent la durée des plans, le rythme du montage, le jeu des acteurs. Rarement la lumière. Mia Hansen-Løve nous en offre l'occasion : on retrouve en effet cette clarté à la fois minérale et à fleur de peau qu'on avait tant aimée dans *Tout est pardonné*. Une luminosité presque sacrée. Pas de saint à l'horizon pourtant, simplement un homme d'aujourd'hui qui rayonne : Grégoire Canvel, producteur de films qui ressemble beaucoup à un autre producteur, fameux, Humbert Balsan, disparu brutalement en 2005.

Il est séduisant, chaleureux, persuasif en affaires. Il est marié à une femme superbe, à trois filles d'elle. En un mot, il a tout pour être heureux. Il semble l'être, d'ailleurs, Mia Hansen-Løve faisant ressentir quelque chose qu'on voit rarement, dans le fond : une certaine joie de vivre, associée à la passion d'un métier. Ici, celui de producteur, sorte de chevalier pragmatique censé réunir les deux frères ennemis que sont l'art et l'argent. Une mission que Grégoire honore avec brio. Personne ne peut l'arrêter, à part les flics qui l'embarquent parce qu'il roule sans points sur son permis, mais là encore il est capable de les charmer. Grégoire avance toujours, pendu au téléphone, accomplissant plusieurs tâches en même temps. Avec lui, chaque problème trouve sa solution. Au diapason, la mise en scène procure une sensation incroyable de facilité. Elle donne envie d'être ce personnage flamboyant. Plus largement, elle donne envie de cinéma.

Mais l'image du bonheur se fissure. Les dettes s'accumulent, un tournage en particulier engloutit des sommes astronomiques. On voit Grégoire faire une sieste qui ressemble déjà à une défaite. Enfin, l'impensable survient : ce suicide qui brise net le film en deux et qui fait voir les choses autrement, sans totalement effacer les joies passées. Mia Hansen-Løve ne cherche nullement à résoudre le mystère autour de ce geste désespéré. Répercussion d'une souffrance ancienne ou affolement devant un échec inédit ? Tout est possible. L'important, c'est ce que Grégoire laisse derrière lui, au public (un catalogue prestigieux de films) comme aux siens. De lourdes factures certes, des regrets aussi, des souvenirs, et le moyen surtout de lui survivre.

Bien que la seconde partie soit marquée du sceau de la douleur, elle est néanmoins tournée vers l'avenir. La discrète et vaillante épouse prend le relais, s'engage à son tour entièrement pour tenter de sauver la boîte de production. Fille ou mère, chacun se repositionne, espère sortir du tunnel tout en voulant y rester encore un peu - d'où la séquence très jolie de la panne de courant qui plonge brutalement la famille et un ami dans l'obscurité complète. Une parenthèse enchantée où les rires de nouveau fusent, autour d'une bougie. «Prends garde, reste alerte et plein d'entrain», c'était le principe de Joseph von Eichendorff, cité à la fin de *Tout est pardonné*. Malgré le chagrin, Mia Hansen-Løve démontre qu'il est toujours valable.



Telerama

Plus tard tu comprendras

(Un día lo comprenderás, 2008) Amos Gitaï



Considerat el cineasta més important i innovador que hi ha hagut a Israel, Gitaï ha treballat en el cine experimental, el documental i en l'àmbit de la ficció, àmbits en els quals s'ha convertit en un dels directors més compromesos del cine contemporani, que defensa les víctimes innocents d'un món injust i aprofundeix especialment en les arrels històriques i les raons del conflicte polític que ha generat la dramàtica situació actual d'Israel i Palestina.

Amos Gitaï adapta a la gran pantalla el llibre homònim de Jérôme Clément (una gran figura en el món de la cultura i els mitjans de comunicació europeus), autobiografia on narra la singular i dolorosa història de la seva família. Els seus avis materns, jueus, van ser deportats durant la guerra i els avis paterns van ocupar el pis dels altres avis. Gitaï utilitzà un registre implícit, treballant des dels silencis, el suggerit, allò que s'amaga entre les paraules i les imatges.

Klaus Barbie Altman, el sanguinari cap de la Gestapo a Lió durant l'ocupació nazi, va eludir ser condemnat després de la guerra gràcies a haver cooperat amb els serveis secrets nord-americans. Després va canviar la seva identitat i va estar a Bolívia col·laborant amb la dictadura militar fins que finalment va ser expulsat a França, on va ser jutjat i condemnat a cadena perpètua el 1987. És en aquest moment històric on comença la pel·lícula, el "procés Barbie" és la música de fons que es repeteix una i altra vegada en els diferents escenaris, mentre Víctor Bastein (Hippolyte Girardot) intenta unir els caps per lligar la història de la seva família. Entre fotos, cartes i documents, Víctor entra poc a poc en una història a la qual no creia pertànyer, que el confronta amb qüestions existencials profunes com la filiació i el llegat, i alhora redefineix les seves relacions familiars i socials. La primera trobada entre Víctor i la seva mare Rivka (l'eterna Jeanne Moreau) marca el to auster i contingut de tota la pel·lícula.

Projecció: Alliance Française

És l'any 1987, i es retransmet el judici de Klaus Barbie. Mentrestant, el seu fill Víctor intenta reconstruir la història de la família mitjançant fotografies, cartes i altres records. Però Madame Gornick es nega a compartir amb ell els seus records.

Alors que débute le procès de Klaus Barbie, à la veille de la mort de sa mère, Victor rompt le silence qu'elle a gardé sur la déportation de ses parents et renoue avec ses origines juives. Au-delà de l'évocation de la Shoah et de l'histoire personnelle, ce film reflète l'universalité des rapports mère-fils.

Fiche

Jeanne Moreau.....	Rivka
Hippolyte Girardot	Victor
Dominique Blanc	Tania
Emmanuelle Devos.....	Françoise
Denise Aron-Schröpfe	Sipa Gornick
Daniel Duval.....	Georges Gornick
Samuel Cohen	Louis
Mouna Soualem	Esther
Réalisation.....	Amos Gitaï
Scénario	Dan Franck
	Jérôme Clément
Montage	Isabelle Ingold
Musique originale.....	Louis Sclavis
Durée	90 minutes

Projet inhabituel dans la filmographie d'Amos Gitai, ce nouveau film est adapté du livre de Jérôme Clément (président d'Arte et écrivain), qui raconte l'histoire de sa famille – une histoire tout à fait singulière et douloureuse. Ses grands-parents maternels et juifs furent déportés pendant la guerre et leur appartement parisien fut "occupé" par ses grands-parents paternels non-juifs. La judéité de la branche maternelle et cette effarante spoliation interfamiliale ne lui furent révélées que des dizaines d'années plus tard.

Plus tard, tu comprendras n'est pas vraiment un film "sur" la Shoah mais plutôt sur ses traces dans le présent et sur la façon dont cette histoire se transmet (ou pas) au plan intime et familial. Le film est presque entièrement contemporain, à l'exception de la séquence de l'arrestation des grands-parents, remarquable au demeurant par son esthétique du fragment allusif : des pavés et des bottes à l'image, des cris, des mots allemands et des sons ferroviaires, cela suffit à suggérer la déportation sans avoir recours aux pénibles reconstitutions déjà mille fois vues. Mais tout le film est travaillé par ce principe du non-dit, du silence, du suggéré, de l'entre-image et de l'entre-parole, option formelle qui correspond au sujet profond du projet : le silence des anciens en réponse aux questions des descendants.

Tout aussi intelligente et délicate est la direction d'acteurs : Jeanne Moreau se "contente" quasiment d'être elle-même devant la caméra tandis qu'Hippolyte Girardot est dans la posture de l'enquêteur incertain qui tente de reconstituer un puzzle forcément incomplet. La seule fausse note du film intervient dans la scène de la synagogue, quand le personnage joué par Moreau révèle sa judéité à ses petits-enfants, leur confie son étoile jaune et leur transmet une leçon d'antiracisme : si l'obligation de sauter une génération pour libérer la parole est une observation juste, le dialogue pèche par un excès de bavardage explicite, alors que tout le film séduit justement par son registre implicite.

L'assassinat de six millions d'êtres humains a créé une béance dans la grande histoire, dans les récits familiaux et dans la transmission intergénérationnelle. Film plein d'ellipses significatives et de non-dits parlants, généreusement ouvert aux pensées de chaque spectateur, *Plus tard, tu comprendras* donne à ce motif de la béance une forme discrètement virtuose et subtilement émouvante.



MES DEL CINEMA FRANCÈS | 10 d'octubre 2013 | Horari: 20.00h i 22.30h

Le Skylab

2011, Julie Delpy

Julie Delpy cridant a la Terra des del planeta Memòria

Fitxa

Julie Delpy.....Anna
Lou Alvarez.....Albertine
Eric Elmosninojean
Aure AtikaLinette
Noémie Lvovsky.....Monique

Direcció i guióJulie Delpy
Producció.....Michael Gentile
FotografiaLubomir Bakchev
So.....Alexandre Widmer
Durada113 minuts

L'Skylab va ser la primera estació espacial nord-americana que va girar al voltant de la Terra. Una missió molt exitosa que des de l'any 2011 també dóna nom a la quarta pel·lícula dirigida per l'aparentment anglès Julie Delpy. Dolça aparença com la d'aquest lluminós film, molt més complex si recordem que rere l'ampli i sempre joiós somriure de la francesa s'amaga un sentit de l'humor punyent i, sovint, un pèl macabre.

L'espai triat per aquesta obra coral és la *campagne* francesa, el marc de tantes i tantes obres mestres del cinema francès. Però ni Renoir ni Bresson l'haguessin pensat com ho ha fet ella: amb *Born to be alive* de fons i *Les Anarchistes* de Ferré repicant encara. L'excusa de la trobada: una visita familiar estiuana que reuneix a la mateixa taula unes quantes generacions i maneres de veure el món ben diferents. Formes de pensar intransferibles que impacten una vegada i una altra, des de l'irreverent oncle que canta *La Ballade des gendes Hereux* fins la jove Albertine d'onze anys i la seva peculiar descoberta de l'amor.

El fil conductor que sobrevola aquest estiu són els explosius efectes que pot tenir la reentrada a l'atmosfera de l'estació espacial l'any 1979. La matèria primera no cal buscar-la gaire lluny, la directora l'extreu de la seva pròpia memòria, dels records d'aquells dies a la Bretanya. Fregant de forma tangencial l'espera de la fi del món imaginada per Lars von Trier, la també actriu i cantant Delpy demostra poca *melancholia* i sí molta mordacitat. Fa seu els ideals revolucionaris i igualitaris de la mare a la qual interpreta, i els defensa petí qui petí. Per alguna cosa admet la seva herència, que "em van educar com un animal salvatge".

Le Skylab va plena de situacions absurdes que sempre amaguen, si un vol buscar-hi, una certa paràbola sobre la transició de la infantesa a l'adolescència, dels ideals a la realitat que s'imposa. Sense cap trama complicada al darrere, l'esforç que demana a l'espectador és un altre: el de deixar-se emportar per un món de riures i discussions que ens porta a les millors sobretaulas d'estiu.

Francament divertida, aquesta petita estampa colorista ens retroba amb el bo i més gran de la tradició humorística que ja ve de Tati. Paradoxes hilarants que cal assaborir lentament, com les balades de Jeanne Moreau o les de Gilbert O'Sullivan. *Ni trop tôt ni trop tard. Alone again, naturally.*

Raquel Sánchez

Projecció: Cinemes Imperial

Al juliol de 1979 la petita Albertina, accompagnada pels seus pares i la seva àvia materna, va a celebrar l'aniversari de la seva altra àvia, Mamie, a la casa de Breton. Els adults parlen molt d'un satèl·lit que amenaça de posar fi a la seva carrera a Bretanya. I si cau al jardí?

En juillet 1979, la petite Albertine, 10 ans, accompagnée de ses parents et de sa grand-mère maternelle, s'en va fêter l'anniversaire de son autre aïeule, Mamie, dans sa maison bretonne. Les adultes parlent beaucoup d'un satellite qui menace de finir sa course sur la Bretagne. Et s'il tombait dans le jardin ?

Mamie fête son anniversaire, et ça va faire une jolie comédie, c'est Julie Delpy qui invite. Qu'elle marche dans les pas de Woody Allen (2 Days in Paris) ou choisisse le film en costumes (La Comtesse), cette actrice-cinéaste a de l'originalité et de l'esprit. Avec Le Skylab, elle brode sur les souvenirs personnels d'un jour d'été en Bretagne, en 1979.

La petite Julie est rebaptisée Albertine et sa maman est jouée par la Delpy d'aujourd'hui. Chez mamie, c'est un nid de cousins, d'oncles et de tantes, pas spécialement versés dans la culture. On met la table sur la pelouse. Une averse, on rentre. Le soleil revient, on ressort. Le récit se construit au gré des réjouissances, en toute simplicité. C'est un vrai pari: tout prendre de ce jour de fête, ses hauts, ses bas, ses à-côtés, ses joies programmées et ses bonheurs inattendus, parce que ce grand fourre-tout, c'est la vie.

Filmant sans manières, Julie Delpy a l'oeil partout et fait une place à tous, tonton fasciste, maman féministe, copains nudistes... Ce «big bazar» aurait pu être tonitruant, il a une douceur nostalgique et la fraîcheur des instantanés. Et le Skylab? C'est une station spatiale américaine qui menace de se désintégrer sur l'ouest de la France. Juste un engin en suspens qui signe la modestie revendiquée de cette comédie : Albertine et son temps retrouvé, c'est juste un moment de vie suspendue.



Telerama



Alliance Française
de Sabadell

MES DEL CINEMA FRANCÈS | 14 d'octubre 2013 | Horari: 20.00h

Les chansons d'amour

2007, Christophe Honoré



Canciones de amor, como su nombre nos anticipa, es una película musical del director y guionista francés Christophe Honoré. Pero, contra toda expectativa, no se trata del típico musical con cantantes y bailarines profesionales, sino de una película en la cual los actores en determinados momentos se ponen a cantar sus emociones, obviamente con un fondo instrumental acompañando, y lo hacen de una manera casi natural: con voces simples y sin demasiada técnica vocal, sumándoles coreografías que casi cualquier mortal sin estudios de danza podría hacer. Para darle aún mayor cotidianeidad a dichas secuencias, las canciones se entremezclan con los ruidos de la ciudad.

Este último será un elemento significativo a lo largo de la historia, ya que se sitúa en una París que difiere de la visión del turista a la que nos tienen acostumbrados muchas películas, con recorridos por lugares famosos y monumentos. En este caso, llega a nuestros ojos su vida urbana en uno de sus barrios, las personas que lo habitan y trabajan allí.

Cabe mencionar además que el film rinde homenaje al movimiento cinematográfico francés Nouvelle Vague mediante la utilización de carteles que interactúan con los pensamientos de los personajes y, además, con la inclusión de imágenes de algunas de estas películas, como los famosos Champs Elysee de París en la cual la actriz Jean Seberg vendía el diario New York Herald Tribune en la película de Jean Luc Godard *Sin aliento*.

En fin, con Canciones de amor estamos ante una película romántica pero que se sale de lo habitual, a partir de más de una vuelta de tuerca inesperada en el desarrollo de la historia. Las actuaciones son también muy buenas y no debe dejarse de lado la presencia de la cantante y actriz Chiara Mastroianni, hija de los grandes Marcello Mastroianni y Catherine Deneuve.

Juliet Paladino [Fancinema.com.ar]

Projecció: Alliance Française

*Totes les cançons d'amor parlen del mateix:
'Hi ha massa gent que t'estima' ... 'No podria
viure sense tu' ... 'Sorry Angel' ... Les cançons
d'amor també contenc aquesta història.*

*Un homme, deux femmes ; deux hommes ;
plus de femme, Paris où pleurent les chansons
et chantent les amours. Le chassé-croisé des
sentiments.*

Fiche

Louis GarrelSmaël

Ludivine SagnierJulie

Chiara MastroianniJeanne

Clotilde HesmeAlice

Grégoire Leprinse-Ringuet..Erwann

RéalisationChristophe Honoré

ProducteurPaulo Branco

Directeur de la photoRemy Chevrin

Montage.....Chantal Hymans

Musique originaleAlex Beaupain

Duréé.....100 minutes

Cela faisait plusieurs années que Christophe Honoré, enfant terrible et crâneur, doué en tout (écrivain, critique, cinéaste, etc.), promettait sans convaincre totalement. Le brio dessert parfois. Il a fallu attendre *Dans Paris* (2006) pour qu'Honoré fasse la différence. Aujourd'hui, avec *Les Chansons d'amour*, il offre le meilleur de lui-même, et ce qu'il a toujours voulu atteindre : une forme de légèreté pop qui permette de dire l'amour et le sexe, la famille et le deuil, sans céder au pathos. La comédie musicale, Honoré tournaît autour depuis 17 fois *Cécile Cassard*, où Romain Duris reprenait une chanson d'un film de Jacques Demy, *Lola*. On pense de nouveau à Demy ici, modèle français inégalé, intimidant, mais pas pour Honoré, qui perpétue sans complexe le genre en lui apportant du sang neuf. C'est dans le lit conjugal de la belle Julie (Ludivine Sagnier) et du beau Ismaël (Louis Garrel) que s'invite la première note de fantaisie. Elle s'appelle Alice (Clotilde Hesme) et rejoint avec naturel les tourtereaux sous les draps. Chacun est sagement couché, un livre à la main. Un clin d'œil à *Dans Paris* et, avant lui, aux vieux films de Godard ou Truffaut. Mais cette fois Christophe Honoré pimente le badinage, l'amour se fait à trois. Un chassé-croisé cocasse s'improvise sous l'édredon où chacun tente de trouver sa place, la plus érotique qui soit. Manège osé et plein d'insouciance à la fois, où Honoré s'amuse à chambouler les codes du cinéma et les combinaisons de la chair. L'amour libre, comme on disait naguère? Pas tout à fait. Plutôt l'amour sans tabous, mais avec de nouvelles règles, de nouvelles formes de cinéma, d'abord fondées sur le jeu. Car sans jeu, point de jeunesse.

Les chansons font corps avec les acteurs, leur timbre est fébrile. Ronde cristalline ou marche obsédante, à chaque fois la voix est en avant et avec elle les soupirs, les murmures, le parler-chanter, dans une lignée qui va de Dominique A à Jean-Louis Murat, en passant par Daniel Darc. Dans cet univers enchanteur, les filles ont la beauté de fées sexuées, blondes, brunes ou fauves. Les garçons, celle d'anges sensuels. Tous les acteurs sans exception, jeunes ou moins jeunes, semblent touchés par la grâce. Mais c'est indéniablement Louis Garrel le plus bluffant. Très bon dans le chant comme dans la pantomime façon cinéma muet, virevoltant ou las, il révèle ici une gamme très variée de sentiments et de sensations. Un peu danseur, un peu acrobate, il joue divinement avec les lois de la gravité, sait être léger comme une plume, mais sait aussi peser et porter sur son dos un fardeau écrasant de douleur. Un Léaud des temps modernes. On pense de fait beaucoup à la Nouvelle Vague, mais entre autres: *Les Chansons d'amour* procure la même impression troublante qu'un palimpseste, un mille-feuille de réminiscences musicales et cinématographiques. Pour autant, Honoré ne se retourne pas vers le passé. Voilà un hymne à tous les possibles, qui propose diverses manières de vivre ensemble à deux, à trois, en famille, en société, entre homos et hétéros. Il compte large. Comme un film populaire.

Telerama



MES DEL CINEMA FRANCÈS | 17 d'octubre 2013 | Horari: 20.00h i 22.30h

De rouille et d'os

(De óxido y hueso, 2012) Jacques Audiard

Fitxa

Marion Cotillard.....Stéphanie

Matthias Schoenaerts Ali

Armand Verdure Sam

Corinne Masiero.....Anna

Céline Sallette.....Louise

Director.....Jacques Audiard

GuióJacques Audiard,

Thomas Bidegain (Novela: Craig Davidson)

Música..... Alexandre Desplat

FotografíaStéphane Fontaine

MuntatgeJuliette Welfling

Durada120 minuts

“De óxido y hueso”: A golpes

Nueva demostración de la potencia de Jacques Audiard tras las cámaras. Drama, romance, thriller y retrato social conviven en una fantástica propuesta coronada por las interpretaciones de unos grandes Matthias Schoenaerts y Marion Cotillard.

Ali (Matthias Schoenaerts) se busca la vida para salir adelante con su hijo, Sam (Armand Verduse). Trabajando como portero en una discoteca conoce casualmente a Stéphanie (Marion Cotillard), una bióloga marina. Las circunstancias les unirán más de lo que jamás habrían imaginado. Jacques Audiard lanza otro puñetazo al ánimo del espectador con esta fantástica *De óxido y hueso*, adaptación de la novela *De rouille et d'os*, de Craig Davidson, que queda como nueva demostración de la maestría del cineasta a la hora de disponer y presentar las historias que quiere contar, siempre emocionantes y llenas de contenido.

«¿Qué soy para ti?». Y es que si ya de por sí la propuesta es lo suficientemente interesante en su proposición esencial, Audiard consigue bailar entre drama, romance, thriller y retrato social con una asombrosa y adictiva facilidad. Porque dirige tan bien, de un modo tan consciente y coherente con su estructura y estilo artístico que es imposible apartar la mirada de esta tragedia acerca de los caminos de la felicidad, de las fracturas físicas y emocionales, de la madurez forzosa y sus responsabilidades obligadas e incluso del desamparo de la clase media en la Europa más desarrollada. Todo a la vez, y nada sobra, nada redundante.

El mimo del realizador a la hora de tratar a sus personajes —sin condescendencia ninguna, cuidado— convierte al Ali de un espectacular Matthias Schoenaerts en verdadero tótem en torno al que giran todos los acontecimientos en la película, con una gran Marion Cotillard —extremadamente madura, en el que quizás sea el mejor trabajo de su carrera— como (inesperada) columna de apoyo esencial. Al cine le gusta contarnos que cuando nos caemos tenemos que volver a levantarnos. *De óxido y hueso* nos dice que hay que pelear desde el suelo, desde el mismo espíritu que convierte el día a día en el triunfo de lo pragmático sin renunciar a la visceralidad de lo brutalmente emocional.

José Arcé [LaButaca.net]

Projecció: Cinemes Imperial

De sobte, Alí ha de fer-se càrrec del seu fill Sam, un nen de cinc anys a qui amb prou feines coneix. Ja que no té casa, ni diners, ni amics, es refugia a Antíbol, a casa de la seva germana.

Ali doit s'occuper de son fils, Sam, 5 ans, qu'il connaît à peine. Sans domicile, sans argent et sans amis, Ali trouve refuge chez sa sœur à Antibes. A la suite d'une bagarre dans une boîte de nuit, son destin croise celui de Stéphanie.

C'est drôle : depuis *De battre mon cœur s'est arrêté* et *Un prophète*, Jacques Audiard est devenu le symbole du classicisme à la française. Il suffit pourtant, au début de *De rouille et d'os*, de regarder avancer, sur une route, dans une rue, un géant et un « nain », Goliath et David, un père et son fils, pour se sentir ailleurs. Dans cette Amérique qu'il poursuit de film en film comme un idéal. Ou dans un continent lointain — l'Asie — dont il apprécie tant le cinéma. Ailleurs, en tout cas.

C'est dans le sud de la France, pourtant, que débarquent le colosse et le gamin. Ali (Matthias Schoenaerts, révélé par *Bullhead* et, une fois encore, étonnant) est un grand corps au cœur doux. Pas tout à fait le Lennie de *Des souris et des hommes* de Steinbeck — comme l'était Mathieu Kassovitz dans *Regarde les hommes tomber* —, mais il y a de ça. Ce bloc de testostérone fascine visiblement Jacques Audiard autant qu'il le révulse. Dans nombre de ses films, d'ailleurs, il aura mis en scène des hommes aux relations ambiguës, entre amitié trouble et homosexualité inavouée.

Ali est une force brute. Il boxer comme il baise et il baise comme il boxer : avec vigueur et simplicité. Quand il la sent au-delà du désespoir, il propose gentiment à Stéphanie de coucher avec lui. Ni par amour, ni par pitié. Par hygiène. Pour la rassurer sur elle-même. Chaque fois qu'elle le sollicitera, plus tard, il sera d'accord, à condition d'être « opé », comme il dit. « Opérationnel », s'entend. Mais dès qu'elle lui demande autre chose — de l'attention et, pourquoi pas de la tendresse —, il ne comprend pas : « opé », il est « opé », qu'est-ce qu'il pourrait être de plus ? Comme tous les mecs, chez Jacques Audiard, Ali est à terre sans s'être vu tomber.

Stéphanie l'est aussi, mais elle, au moins, elle le sait. Elle travaillait, comme tous les jours, au Marineland du coin, comme tous les jours, ses orques lui obéissaient au doigt et à l'œil. Elle s'était réveillée dans une chambre d'hôpital après l'accident. Sans ses deux jambes... Depuis, entre désespoir et lassitude (Marion Cotillard exprime ces sentiments avec une grâce de star à l'ancienne, à la Garbo), elle marche, un peu comme Robocop, sur des prothèses qu'elle exhibe, parfois, comme un défi.

Le plus séduisant, chez Jacques Audiard, c'est son audace. Son insolence tranquille. Les scènes les plus casse-gueule, il les affronte, il les impose : Ali porte dans ses bras Stéphanie jusqu'à la mer et la ramène sur ses épaules, moignons bien visibles, devant des vacanciers médusés. Sans oublier le moment, gênant et doux, où le fils d'Ali effleure à plusieurs reprises les prothèses de Stéphanie et lui demande, tout craintif, si « ça fait mal »... Tout cela est délicat, complexe, intense. Mais un peu froid, aussi, par moments, comme si le réalisateur tenait à maintenir entre ses personnages et lui, entre lui et nous, une distance. Une protection contre l'émotion facile. Chez lui, la pudore rivalise avec la rigueur : chaque mot, chaque son, chaque mouvement de caméra reflètent un univers qu'il a pensé, voulu et qu'il prétend maîtriser jusqu'au moindre détail.

Ils apportent, certes, un brin de réalisme social à ce huis clos hors du temps, mais on s'en fiche un peu. Comme dans les grands films hollywoodiens d'hier (John Huston) et d'aujourd'hui (Clint Eastwood), c'est le sort des héros qui passionne. Audiard est grand dès lors qu'il suit à la trace les corps blessés de ses deux paumés. Quand il observe Marion Cotillard, perchée sur ses fausses guibolles, se métamorphoser soudain en improbable manager de combats illicites. Et quand il traque Matthias Schoenaerts, un goûte de sang, « de rouille et d'os » aux lèvres, qui brise la glace à coups de poing, pour, enfin, devenir humain. Dans le noir, on entend son premier « je t'aime ». Et ce chuchotement ressemble à une naissance.



Telerama



MES DEL CINEMA FRANCÈS | 21 d'octubre 2013 | Horari: 20.00h

La famille Wolberg

2009, Axelle Ropert



Projecció: Alliance Française

Fiche

François DamiensSimon
Valérie BenguiguiMarianne
Léopoldine SerreDelphine
Valentin VigourtBenjamin
Jean-Luc Bideaule grand-père

RéalisationAxelle Ropert
ScénarioAxelle Ropert
Directeur de la photoCéline Bozon
MontageEmmanuelle Castro
Thomas Glaser
Durée95 minutes

Axelle Ropert ha escrit els guions de *L'Amitié* (1998), de *Mods* (2004) i de *La France* (2007), de Serge Bozon, en les quals també actua. Com a actriu, també ha treballat per a Pierre León, Judith Cahen i Benjaminj Esdraffo, entre d'altres. El 2005 va dirigir el seu primer curtmetratge, *Étoile Violette*. *La Famille Wolberg* és el seu primer llargmetratge, presentat a la Quinzena de Realitzadors de Cannes.

Simon és alcalde de la petita localitat de Bearn i el patriarca de la família Wolberg. Amant de la seva dona, amic dels seus fills, pendent del seu pare vidu i implicat amb la seva comunitat. El personatge de Simon pot ser un personatge irritant, li agrada controlar-ho tot, interferir en la vida dels seus ciutadans i sobretot en la seva família, arribant a ser asfixiant.

Tot a la seva vida sembla desmuntar-se quan està en plena campanya electoral: el seu matrimoni passa per una crisi; arriba el seu cunyat, un "bohemí" que li planta cara; el seu fill petit vol estudiar música en contra de la seva voluntat i la seva filla, veu en els seus futurs 18 anys la independència. L'actor belga François Damiens es llança al drama en aquest difícil paper, apropiant-se brillantment dels diàlegs de la directora i guionista Axelle Ropert, en el seu primer llargmetratge.

Per a Axelle Ropert es tracta "d'un melodrama familiar, gènere que posseeix les preguntes més senzilles: Què és ser un home de família?, Com un home i una dona poden romandre junts durant anys?, Com deixar marxar els fills i deixar els nostres pares? Es tracta de l'ombra protectora que els pares despleguen sobre els seus fills, de la qual aquests mateixos fugiran en un moment o altre i potser empari el tema de la realització d'aquesta pel·lícula".

Simon és alcalde i pare de família. Carismàtic i carregós, va de la poesia més sublim a ficar-se on no el demanen. Opressiu per als seus fills, Delphine i Benjamin, per a la seva dona, a qui adora i no deixa viure, i per al seu pare vidu, desaprovant que refaci la seva vida.

Il est capable de faire un discours étonnant sur la soul américaine à des écoliers éberlués, de se mêler de la vie privée de ses concitoyens, ou encore de faire jurer à sa fille de 18 ans que jamais, au grand jamais, elle ne quittera la maison familiale. C'est Simon Wolberg, maire d'une petite ville de province, amoureux fou de sa femme, père envahissant et fils provocateur!

Dehors, il neige. Dans la villa des Wolberg, pourtant, tout est doux et chaud. La mère et les deux enfants font de la pâtisserie. L'aînée, Delphine, annonce qu'un jour, bientôt, elle s'en ira vivre sa vie ailleurs... Pour Simon Wolberg, le père, c'est le premier signe de la fin du monde. Un petit monde idéal, qui tourne sur lui-même, comme l'un de ces vieux 45 tours de cette soul music qu'il collectionne, et dont les mélodies nostalgiques baignent le film. L'homme aime à tout maîtriser : maire de sa petite ville du Béarn, il va jusqu'à se mêler de la vie privée de ses concitoyens. Quant à sa famille, il l'étouffe littéralement d'amour. Un amour jaloux, fébrile, impérieux.

Spirituel, mordant, jamais à court de pirouettes ou d'arguments péremptoires, ce drôle de zigue est un personnage charismatique, irritant et touchant, miné par une sourde mélancolie. Une belle figure d'anxius, juif ashkénaze portant en bandoulière sa filiation d'humour et de souffrance. Dans ce rôle délicat, le comédien belge François Damiens, tout de fantaisie subtile et de violence rentrée. Il s'approprie avec brio les dialogues très littéraires voulus par la réalisatrice-scénariste Axelle Ropert, dont c'est le premier long métrage. Elle ne cherche pas le naturalisme, la tranche de vie. Même les deux enfants de Simon (gracieux Léopoldine Serre et Valentin Vigourt) sont de petits personnages rohmériens, brillants commentateurs de leurs émotions. La cinéaste nimbe ses interprètes d'une lumière presque irréelle, les installe dans un décor provincial très graphique, plein d'angles droits et de lignes de fuite, de villas modernes en parcs détrempés.

Ces élégants artifices viennent suggérer que la famille Wolberg, au fond, est une fiction inventée par son ardent patriarche, qui voudrait figer les siens dans un immuable portrait de groupe. Mais le cocon rêvé se défait, peu à peu. Rien ne dure, surtout pas ce qui rassure et réchauffe, ni ce que l'on croit inaltérable. La fille de Simon le pense «invincible»? Il est secrètement atteint d'un cancer du poumon. Sa femme (Valérie Benguigui, lumineuse et malheureusement disparue début septembre) est son idole, l'amour de sa vie? Elle n'est pas heureuse, elle a pris un amant (interprété par Jocelyn Quivrin, tragiquement disparu aussi)... Un blond, de surcroît. L'indignation cocasse de l'époux devant ce dernier détail, ses affrontements bravaches avec son rival, sont révélateurs: le «blond» c'est l'autre, l'intrus, qui vient détruire une illusion d'éternité.



MES DEL CINEMA FRANCÈS | 24 d'octubre 2013 | Horari: 21.00

L'Apollonide

2011, Bertrand Bonello

Fitxa

Hafnia Herzi Samira

Céline Sallette Clotilde

Jasmine Trinca Julie

Adèle Haenel Léa

Alice Barnole Madeleine

Direcció, guió i música Bertrand Bonello

Fotografia Josée Deshaies

Muntatge Fabrice Rouaud

So Jean-Pierre Duret

Producció Bertrand Bonello

Kristina Larsen

Durada 122 minuts

"Querida Señora: Le escribo para pedirle un favor. Soy la menor de mis cinco hermanos y tengo 16 años. Mi familia está atravesando un periodo difícil y, aunque es mi deseo, no puedo aportar nada de dinero, dado que vivimos en un pueblecito sin ninguna actividad, excepto la agrícola, y nosotros no disponemos de tierras. Sé que aquí no tengo ningún futuro y quiero conocer la capital. Si Usted tiene la amabilidad de acogerme en su distinguida casa, puede confiar en que nunca la defraudaré. Lo he comentado con mis padres y estarán totalmente de acuerdo con mi solicitud."

Cartas así, recibían a centenares las "Madames" de la época gloriosa de los lupanares franceses (rondando el millar), entre los dos siglos pasados. Este tipo de negocio sexual, confinando a las prostitutas en una casa, que se presentaba como decente y discreta, se aprobaba por el gobierno mediante unos "certificados de tolerancia" y sólo se cerraron en 1946. Una actividad muy lucrativa para muchos, incluso el Estado que percibía entre el 50 y 60 de los beneficios.

Bertrand Bonello insiste en su tema predilecto, el sexo, y comienza fuerte con la primera escena de la película: un servicio muy especial de una de las inquilinas a un cliente. Inicio que, comparado a la segunda parte de Millennium de Stieg Larsson (dedicada al tráfico de drogas y prostitución de Europa con los países del Este), convierte la novela sueca en un lindo cuento de hadas, al mismo tiempo que imprime un desagradable rictus en la boca, imposible de borrar, también en los espectadores (los que la han visto, comprenderán).

Empezando con tanta intensidad, el realizador lo tenía difícil para mantener el nivel que prometen los primeros planos del film. Sin embargo, gracias a un equipo extraordinario de actrices, Noémie Lvovsky o Hafnia Herzi, todas estupendas (aunque para mí, una en especial, Céline Sallette, se lleva la palma), una ambientación magistral, un ritmo elaborado y la lúcida división del espacio cinematográfico en tres niveles -salón, "espacio de trabajo" y habitaciones privadas- Bonello nos hace vivir una intensa experiencia ante la belleza de las imágenes y la crueldad de la situación. El director añade además unas imágenes finales que invitan al debate y confirmar que una película de época puede ser de una ardiente y lamentable actualidad.

Projecció: Cinemes Imperial

Ambientada en un bordell a París, a principis del segle XIX. Un home desfigura el rostre d'una prostituta. La cicatriu resultant dibuixa a la seva cara un somriure tràgic que la marcarà per a tota la vida.

A la charnière entre le XIXe et le XXe siècle, la vie d'une maison close à Paris. Marie-France gère sa pension tout en sachant qu'une future réglementation mettra fin à son activité et à celles de ses filles. L'une des pensionnaires est défigurée au couteau par un client sadique.



Douze prostituées dans un bordel de luxe «au crépuscule du XIXe siècle». Douze fleurs en vase clos offertes aux hommes... Grains de peau, cascades de cheveux, regards indolents ou insolents, nudités qui évoquent Renoir ou Manet, le tout filmé avec un sens du cadre et du mouvement: *L'Apollonide* est un choc esthétique. L'un des plus beaux films sur la chair féminine. Des combles sombres et vétustes où elles dorment dans de simples chemises de nuit blanches, les filles descendent dans le grand salon. Habillées, coiffées, parfumées, elles sont prêtes à jouer la comédie pour les clients dont ce peintre obsédé par l'intérieur de leur sexe ou cet autre qui écrit à sa protégée: «Les hommes ont des secrets, mais pas de mystère».

C'est ce mystère féminin que Bonello capte. Et, en coulisses, la peur et la désillusion: Madame va devoir fermer sa maison (Noémie Lvovsky, épataante en mère maquerelle). Il faut travailler plus. L'abattage n'est pas loin, les fleurs se fanent dans les vapeurs d'opium. A partir de là, Bertrand Bonello ose tout: l'opéra funèbre à la Coppola, l'irruption du fantastique et un bouleversant anachronisme musical... Une image pourra en faire ricaner certains: Madeleine, dont la bouche a été tailladée par un client, pleurant des larmes de sperme, alors qu'une panthère noire s'occupe, enfin, de la venger dans la chambre voisine. Elle pourrait sortir d'un giallo de Dario Argento. Avec Bonello, elle devient le point d'orgue d'une ode violente à la condition féminine.